

La formation des Travailleurs Sociaux dans les Sociétés Multiculturelles

Quelques repères

*Tasse ABYE **

**De quelles multiplicités s'agit-il ?
Quels postures les travailleurs sociaux doivent-ils adopter ?
Quels savoirs méthodologiques doit développer le travail social ? ...
Telles sont les questions à travailler pour construire des repères pour la formation des travailleurs sociaux dans les sociétés multiculturelles d'aujourd'hui.**

L'objectif de mon intervention est de vous présenter l'état de mes réflexions sur les questions liées à la formation des travailleurs sociaux, sur les problématiques de l'interculturalité et/ou interethnicité. Sur cette question, il y a aujourd'hui pléthore d'approches, de perspectives, de débats, de littératures, de positionnements et de postures à tel point que ce champ semble saturé. Ce foisonnement, loin d'être éclairant, épaissit, alourdit la problématique et est source de plusieurs confusions. Cette saturation présente néanmoins l'avantage de proposer une diversité d'approches dont il ne s'agit pas ici de faire une synthèse mais de repositionner les questionnements sur cet objet si controversé.

Re-questionner les évidences

Je propose donc de débattre des questions telles que : faut-il former les travailleurs sociaux en vue d'agir dans des sociétés dites multiculturelles et/ou multiethniques ? Si oui, comment ? Sur quoi doivent porter ces formations ? Quels sont les problèmes concrets que rencontrent les travailleurs sociaux dans l'exercice quotidien de leur métier ? Et enfin, est-ce que les formations que nous leur proposons actuellement répondent à leurs interrogations ?

Qu'entendons-nous par ailleurs par sociétés multiculturelles et ou multiethniques et à quoi faut-il former les travailleurs sociaux en vue d'agir dans des sociétés multiculturelles et ou multiethniques ?

A priori «tout le monde» semble d'accord sur la définition de ce qu'est une société multiculturelle et ou multiethnique, et le problème serait plutôt : com-

* Directeur Général de l'Institut du Développement Social, Canteleu (76)

ment faut-il former les travailleurs sociaux dans ce domaine ? Mais est-ce que tout le monde entend la même chose sur la première question ? Je n'en suis pas sûr.

Pour certains la multiculturalité et la multiethnicité seraient en rapport avec la présence de multiples cultures dans un même pays, multiples cultures entendues comme cultures régionales (les populations de la région de Haute-Normandie peuvent avoir des différences culturelles comparées à celles de la Corse). Pour d'autres, elles seraient plutôt liées à la présence de populations ayant un statut de minorité ethnique (les populations Samit peuvent avoir des traits culturels différents des populations «dites» majoritaires du pays dans lequel elles se trouvent). Pour une partie, celles-ci se rapporteraient aux cultures de classes (les populations issues de la classe ouvrière ont d'autres repères culturels comparés aux comportements des populations issues des classes dirigeantes). Et enfin pour une autre partie, elles seraient liées à la présence de populations migrantes d'origine étrangère dans une société dite culturellement «homogène».

Par ailleurs, à chacune de ces réponses, correspondraient des ramifications et spécifications multiples (à

l'intérieur d'une même région définie comme culturellement homogène, nous trouvons des personnes appartenant à des classes sociales différentes, et de multiples minorités ethniques peuvent se trouver dans ces mêmes régions. Les membres des minorités ethniques vivant dans un même pays connaissent des différences aussi bien en termes d'appartenance de classe que de comportements culturels qui y sont attachés, et enfin des migrants issus d'un même pays d'origine peuvent, à leur tour, appartenir à des groupes ethniques différents ainsi qu'à des classes sociales multiples. On peut ajouter à cela, que dans un même pays peuvent cohabiter des migrants issus de pays riches ou de pays en voie de développement).

Comme l'écrit Sélim ABOU la «conséquence de toutes ces ambiguïtés est la confusion qui frappe aujourd'hui le concept d'identité culturelle, qui est référé tantôt à la culture du groupe ethnique, tantôt à celle de la nation et parfois même à celle d'une instance supra-nationale» (1).

Si ce que nous entendons par société multiculturelle et multiethnique présente tant de différences, comment peut-on alors discuter ou appréhender ce que doivent être les formations ou approches interculturelles



ou interethniques en travail social ? Un regard attentif montrera d'ailleurs, que les confusions qui règnent dans ce domaine sont le plus souvent induites par l'absence même de clarification du contexte depuis lequel, les uns et les autres, tentent d'aborder la formation des travailleurs sociaux. En effet, les différents débats auxquels nous assistons ces dernières années, se donnent peu l'occasion de déterminer clairement à partir de quelles perspectives elles posent ces questions.

Bref, quels sont les objectifs des formations proposées et quels sont les problèmes que les travailleurs sociaux sont censés résoudre à partir des connaissances et savoirs en action et méthodologie d'intervention auxquels ils sont formés ?

Quelle articulation entre les savoirs généraux et méthodologies de l'action ?

Pour notre part, nous pensons que les différentes approches formatives, même si elles se donnent des titres communs, sont indépendantes les unes des autres et constituent des connaissances et des savoirs apportant des éléments de réponses à des problèmes différents. Les différents modes de formation se caractérisent, nous semble-t-il, par des manques importants d'explicitation des positions, des postures de ceux qui déterminent et définissent les objectifs et modes d'approches.

Par ailleurs, nous constatons souvent que c'est l'existence de savoirs et connaissances dans les différents champs des sciences humaines qui surdéterminent les contenus de formation des travailleurs sociaux en la matière. Si ces connaissances et savoirs généraux ont la capacité d'éclairer le sens de la vie en société, le comportement des groupes et des individus dans des contextes particuliers, ils ne nous semblent pas, dans l'état actuel des choses, sans qu'il n'existe d'articulation entre eux, apporter des éléments de méthodologies d'action et d'intervention utilisables par les travailleurs sociaux dans l'exercice quotidien de leur métier.

En effet, le travail social peine à développer son propre corps de savoirs en termes d'actions et de méthodologies d'interventions.

La question à poser ici est donc de savoir : pourquoi le travail social a du mal à développer un corps de

savoirs sur ces problématiques ? Au-delà de l'indignation et des colères légitimes dues aux conditions d'existence d'une partie de la population dans nos sociétés, il semble important, en vue d'agir et de travailler que nous clarifiions les types de problèmes que les travailleurs sociaux tentent de résoudre dans les actions quotidiennes.

En effet, l'analyse de différentes expériences de formation des travailleurs sociaux sur ce qu'on appelle ici et là «formation à l'interculturel», «formation aux compétences interculturelles», aux «compétences de communication interculturelle» ou «approche antiraciste en travail social», montre que les questions qu'elles traitent sont loin d'être du même ordre.

Il nous semble que plusieurs notions ou concepts, tels que sociétés multiculturelles et sociétés multiethniques sont le plus souvent traités sans distinction les unes des autres. En réalité, quand nous parlons aujourd'hui dans le travail social d'interculturalité ou de multiethnicité, nous faisons référence à la relation entre les travailleurs sociaux et les populations migrantes. De manière plus précise, nous parlons des relations entre les travailleurs sociaux de pays riches et les populations migrantes issues des pays pauvres ou, pour être "politiquement correct", des pays en voie de développement.

L'idée ne viendrait à personne de qualifier de travail interculturel le fait qu'un travailleur social issu du nord de la France soit en interaction de travail avec un Français du sud, ou le fait qu'un travailleur social britannique issu de classe moyenne œuvre avec un «client» britannique issu de la classe ouvrière (si dans les deux cas, les travailleurs sociaux et leurs «usagers» sont considérés comme des Français ou des Britanniques de «souche»). Pourtant on qualifiera sans grande difficulté de travail social interculturel le rapport d'un travailleur social hollandais «d'origine» avec un «client» hollandais dont les grands-parents se trouvent être des Antillais. Peu importe d'ailleurs, si l'écart culturel entre les travailleurs sociaux et leurs «usagers» dans les deux premiers cas soit plus grand que dans le dernier.

Cette catégorisation n'est donc pas liée à la différence de «culture» entre les travailleurs sociaux et celle de leurs «usagers» mais plutôt au fait qu'il existerait des personnes appartenant sans discussion à la communauté nationale (il n'est pas une nation qui a

cherché à fonctionner comme une super-ethnie et suscitant chez toute la population, si hétérogène soit-elle, le sentiment d'un destin commun plus mobilisateur que les origines ethniques particulières) et ceux dont l'appartenance est soumise à question. D'ailleurs, s'agissant des travailleurs sociaux eux-mêmes issus d'origine étrangère, il leur est très rarement demandé de faire un travail social interculturel dans leurs interactions avec des «usagers», quand ces derniers sont des personnes considérées comme de «souche».

L'ensemble de ces considérations nous amène donc à nous interroger sur quel type de formation et dans quels contextes, à partir de quelle position, il faut aborder la formation des travailleurs sociaux dans ce domaine.

S'interroger sur la culture des travailleurs sociaux

Travailler avec des personnes d'autres cultures, faire du travail social interculturel suppose de connaître sa propre culture, du moins y avoir réfléchi. La formation sollicite peu les travailleurs sociaux à réfléchir sur leur propre culture, leurs modes de comportement, leur manière de sentir, de construire le monde.

Nous travaillons évidemment souvent sur la représentation qu'ils ont des autres (les autres étant souvent ceux qui sont de «l'extérieur»), leur permettant ainsi de construire la relation à l'autre, et de tenter de démystifier leurs préjugés parfois négatifs, mais nous n'interrogeons peut-être pas assez souvent comment eux-mêmes construisent ce «nous» culturel (sauf dans le cas où il y a des personnes issues de parents immigrés ou immigrés eux-mêmes parmi les travailleurs sociaux en formation), les mécanismes leur permettant de ne pas s'interroger sur leur propre appartenance qui semble aller de soi. Bien sûr, l'identité culturelle échappe en grande partie à la conscience et à la prise de position idéologique, mais néanmoins cette réflexion pourrait permettre de faire ressortir les différences à l'intérieur d'un groupe a priori perçu comme homogène.

Distinguer nationalité, ethnicité et culture

L'appartenance à une nationalité ne signifie pas, comme tout le monde le sait, la pratique d'une même culture.

Je suis Ethiopien mais je ne partage pas la même culture avec tous les Ethiopiens, ceci non seulement parce qu'il existe plusieurs ethnies en Ethiopie, mais aussi parce que j'ai connu des expériences de vie qui me différencient de la plupart de mes compatriotes soit parce qu'ils sont restés en Ethiopie, soit parce qu'ils ont émigré dans différents coins du monde, voire quand ils ont émigré dans le même pays que moi, ils ont connu des expériences différentes.

Je partage certains aspects de la culture éthiopienne avec un certain nombre d'entre eux, qu'ils aient émigré ou qu'ils soient restés au pays, mais je partage aussi plusieurs aspects de la culture avec tous les émigrés, qu'ils soient Africains, Asiatiques ou autres du fait même de l'expérience migratoire. Je partage aussi avec beaucoup de Français (de souche ou d'origine étrangère) certains aspects de la culture française, ne serait-ce que parce que j'ai vécu plus de vingt ans dans ce pays. Par ailleurs, je partage aussi avec beaucoup de travailleurs sociaux du monde entier la culture de cette profession pour avoir travaillé pendant plus de quinze ans dans ce secteur, et ainsi de suite...

Me définir donc à partir de cet ensemble d'expériences me semble plus correct que me définir comme ayant seulement une culture de telle ou telle ethnie éthiopienne, voire seulement comme Ethiopien, l'appartenance à l'Éthiopie pouvant se rapprocher ici de l'appartenance, comme je le disais plus haut, à une super-ethnie.

Bien sûr, il m'arrive de me définir comme Africain ou plus encore comme Noir dans des combats politiques contre le racisme et les différentes formes de discrimination, et suis défini par d'autres comme tel, néanmoins cette auto-définition a un caractère différent de la définition externe qui m'est imposée par d'autres. Quand je me définis comme Noir ou Africain, j'adopte une position politique et je me rapproche de manière volontaire de tous les peuples et plus particulièrement des Noirs qui par le passé ont été déshumanisés et qui parfois continuent encore à l'être aujourd'hui. J'ose espérer que je partage avec ces derniers la culture du combat de libération des peuples. Néanmoins ceci ne fait pas de moi une personne appartenant à une ethnie de Noirs (une telle chose n'existant pas), m'essentialiser de cette façon me semble donc une erreur dans la compréhension de mes motifs.

Je comprends évidemment la situation de paradoxe que je crée en refusant aux autres de m'essentialiser comme Noir tout en me réservant le droit pour moi-même de le réclamer. Cet apparent paradoxe est néanmoins vite dépassé pour moi, car cette auto-définition n'est qu'une définition politique et non une définition essentialiste.

«Pour analyser l'identité ethnique d'un groupe donné, il ne suffit pas de recenser objectivement les traits raciaux et culturels qui le différencient du reste de la nation, il faut savoir dans quelle mesure ces traits différentiels donnent lieu à la prise de conscience et à la revendication collective d'une identité particulière. Cette revendication et l'idéologie dans laquelle elle s'exprime ne sont, à leur tour, compréhensibles que si on connaît l'histoire de l'insertion de ce groupe dans la nation, les conditions sociologiques de son insertion ainsi que les conditions psychologiques (estimé, méprisé, reconnu et rejeté)»(2).

Il me semble donc qu'il y a une distinction entre d'une part, l'auto-définition politique et d'autre part l'essentialisation externe imposée par «l'autre». Accepter que l'autre puisse se définir de telle ou de telle manière, à partir de son interprétation de l'histoire de son groupe d'appartenance est une chose, lui imposer notre définition en est une autre.

Les travailleurs sociaux risquent de se trouver «coincés» dans des approches paradoxales induisant, quoi qu'ils fassent, des erreurs dans leur actions.

En effet, entre le refus de reconnaissance de la différence revendiquée, au nom de son appartenance au genre humain (le modèle du genre humain étant le plus souvent eux-mêmes) et le cantonnement essentialisant dans l'ethnicité perçue, le plus souvent à partir de certains nombres d'éléments comme la couleur de sa peau, son origine nationale ou son appartenance religieuse il faut, me semble-t-il, trouver des voies de sortie leur permettant d'agir.

Le temps de l'analyse et du diagnostic

La diversité des populations en interaction : diversité d'origine nationale, diversité dans les modes d'insertion dans la société d'accueil, diversité du moment d'arrivée dans ces pays, diversité de classe sociale, diversité dans le temps de résidence..., bref toutes ces diversités nous semblent un élément qu'un

travailleur social doit prendre en compte avant même d'engager un travail social ou une intervention quelconque.

La globalisation politique, qui peut être nécessaire et importante à des moments donnés, dans des lieux donnés, face aux problématiques collectives empêchant la fragmentation des luttes communes, semble mystifier ou occulter, par moment, la recherche d'une finesse dans les analyses. Toutes les approches dogmatiques, qu'elles soient antiracistes, culturalistes, universalistes, communautaires ou individualistes négligent la complexité des situations et amoindrissent la capacité d'action.

Il ne nous semble pas que le travail social puisse ou doive utiliser les mêmes méthodes ou approches alors que les problèmes qu'il tente de résoudre exigent des modes d'intervention diversifiés. Travailler en relation avec un immigré primo-arrivant ou intervenir dans ce milieu (à l'intérieur même de cette catégorisation nous pouvons distinguer des catégories telles que migrant économique, migrant demandeur d'asile, migrant ayant une connaissance de la langue, migrant ayant une connaissance approfondie du pays d'accueil, migrant venu des pays riches, migrant venu des pays pauvres, etc.) ou avec une personne résidant depuis plus de trente ans dans le pays, et certainement avec un autre qui n'a jamais migré et pour qui la migration remonte à ses arrière-grands-parents arrivés voici un siècle, présente sur la problématique culturelle ou ethnique, des différences.

A chaque catégorie correspond des problématiques différentes, sachant d'ailleurs, mais ceci va sans dire, que dans la même catégorie, les individus restent uniques. Evidemment, l'ensemble de nos sous-catégories partagent en commun plusieurs caractéristiques et difficultés associées. Par exemple, les migrants issus des pays du sud (au sens large) subissent un niveau de discrimination importante collectivement, les relations historiques de domination produisent encore des modes de comportement certainement partagés par ces derniers. Néanmoins, cette «communauté» dans son ensemble, ne peut être comprise que dans un sens politique. Elle constitue une base d'analyse des rapports entre les travailleurs sociaux et les usagers, mais elle n'est pas suffisamment fine pour permettre d'agir face aux différentes problématiques que peuvent rencontrer les usagers, en tant qu'individus, voire comme appartenant à une sous-catégorie. La globalisation

nécessaire à un moment donné, ne permet pas à elle seule de pouvoir apporter des solutions pour le travailleur social dans l'exercice de son métier. Pire, elle pourrait le handicaper et l'empêcher d'agir. La question de savoir si le travailleur social par son action, *renforce l'ethnicisation des usagers* (3) ou les enferme dans leur ethnicité en étant «trop» sensible à leur culture, à leur origine ou à leur condition sociale se pose à notre sens, si et seulement si, ce dernier veut, comme je le disais plus haut, leur imposer une définition externe, dans laquelle d'ailleurs, ces derniers refusent de se reconnaître.

Si le travailleur social, comme le métier l'exige, a su écouter les usagers en ayant en arrière-plan la conscience de l'existence d'une diversité de position possible, il est fort probable que le risque du renforcement ou d'enfermement sera très faible. Cette attitude d'écoute et de décentration n'est pourtant pas une nouveauté pour les travailleurs sociaux quel que soit le domaine d'intervention et quel que soit les publics auprès desquels ils interviennent.

Ce qui ne nous semble pas être incorporé, c'est la possibilité ou la variabilité des positions des usagers, et qui plus est, le même usager peut adopter, à des moments différents, face à des situations différentes des postures diverses.

Lors d'une recherche comparative que j'ai menée à propos des immigrés éthiopiens vivant aux États-Unis et en Europe, j'ai pu observer que le comportement des immigrés (leurs discours, leurs choix dans les normes et valeurs, et attitudes) varie, non seulement pour le même groupe d'origine nationale identique, selon les périodes de migration, les raisons de migration, le capital social de départ et modes d'accueil dans les pays mais plus encore selon qu'ils se trouvent dans le pays d'immigration ou de passage, en vacances, en déplacement pour le travail dans un autre pays.

Lors de cette recherche, j'ai eu la chance d'interviewer et suivre les mêmes personnes dans leur pays de résidence, leur pays de passage, de vacances ou de leur pays de travail. Alors que leurs comportements dans le pays de résidence sont fortement teintés d'un repli de type «communautaire», leurs comportements dans les pays de passage pour travail ou vacances se trouvent être plus proches des habitants de leurs pays de résidence. Combien de fois avons-nous assisté, lors de rencontres entre les émigrés issus d'une même

origine nationale mais résidant dans différents pays d'immigration, à des débats fort mouvementés entre eux, chacun vantant les mérites de son pays de résidence dans une espèce de jeu de «qui dit mieux». Ceux-là même qui dans leur quotidien, vivent en retrait voire qui semblent critiques à propos des comportements et modes de vies des habitants de leurs pays de résidence, semblent parfois animés d'une ardeur incroyable dans la défense des modes de vies, bref de «la culture», de l'organisation sociale et de la qualité de leur pays de résidence. Il serait donc erroné de prendre l'utilisation stratégique de survie que font les immigrés de leurs différences dans des situations données pour argent comptant valable une fois pour toutes.

Il n'y a donc pas un seul travail interculturel ou interethnique, mais des modes de travail interculturel et interethnique. Il n'y pas, nous semble-t-il, un travail social interculturel ou une approche antiraciste valable pour tout, mais une approche situationniste, utilisant parfois celle-ci, parfois celle-là.

Bref, le travailleur social a avant tout à comprendre l'existence de multiples positions et la complexité qui l'accompagne, et non se figer dans des positions jusqu'aboutiste, et ceci vaut aussi bien pour les tenants de l'idéologie communautaire qui n'ont comme repère que la différence, que les tenants de l'idéologie universaliste qui se refusent à reconnaître l'existence de différences.



(1) Abou (Sélim), *L'identité culturelle : relations interethniques et problèmes d'acculturation*, Paris, Anthropos, 1981, p. 30.

(2) op.cit.

(3) Steiner-Khamsi (Gita) and Spreen (Carole Anne), «Oppositional and relational identity : a comparative perspective», in Aluffi-Pentini (Anna) and Lorenz (Walter), *Anti-racist work with young people : european experiences and approaches*, Russel House Publishing Ltd, 1996.